

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue 25 Mai No. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patucons par moi

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 16.—Reprise de Quesnoy (Belgique) par le général Schérer (1794.)

Jeudi 17.—Bataille de Smolensk (Russie) par Napoléon (1812.)

MONTÉVIDEO.

TABLES DE SANG,

DES ADMINISTRATIONS DE ROSAS, DEPUIS 1824 JUSQU'AU 31 JUILLET 1843.

[Suite.]

Le 8 octobre, Aldao publie un placard accordant indulgence à ceux du parti opposé au sien qui se présenteront à lui, et les assassine tous. Le quartier des Auxiliaires, dit le mémoire cité, était le champ d'exécution où l'on sacrifiait tous ces malheureux sans formes de procès à la faveur des ténèbres. Pour donner un caractère plus horrible à ces actes, on dépeçait les victimes à coups de sabre; l'exécution se faisait ainsi plus silencieusement.

Le 27 octobre, même année, Aldao fait fusiller D. N. Echegaray, de Sanjua, et six individus de la même province. Villafane, lieutenant d'Aldao, écrivait au docteur Bustos, ministre de San-Juan, sous la date du 29: "J'ignore quels sont ceux qu'on a fusillés dans les derniers jours, mais je soupçonne qu'ils sont de la haute classe. D. Felix en expédie deux ou trois chaque nuit, mais je ne les connais pas.", Aldao avait dirigé à pied sur San Juan les prisonniers faits au Pilar. Son intention était de les faire conduire jusqu'au Guandacol; l'escorte avait l'ordre d'en tuer un de temps en temps, pour en diminuer le nombre. Le gouvernement de San-José les destina, comme pri-

FEUILLETON.

LES CHEVAUX NEJDI.

(Suite et fin.)

Les Egyptiens furent encore conduits par le chemin de fer aux galeries historiques du château de Versailles. Ils ne revenaient pas de la rapidité de leur course, et la comparaient sans cesse à celle de leurs chevaux.

En entrant dans la salle des batailles, ils furent saisis d'une admiration si profonde, qu'ils semblaient plutôt adorer que considérer tout ce qui se présentait à leurs yeux. L'étendue du palais les occupait beaucoup. Ils le reussaient, dans leur imagination, à celui des Tuileries, et rêvaient sans cesse: Grand sultan Louis-Philippe!

Une des plus vives jouissances des écuers orientaux, et dont pour la première fois ils avaient connu les douceurs

sonniers, à des travaux publics; Aldao, irrité que leur châtiement fut aussi doux, se plaignit au gouvernement de San-Juan de sa condescendance. [MEMOIRES HISTORIQUES.] Felix Aldao est un prêtre franciscain!

AQUINO (don Martin), lieutenant, de Buenos-Ayres, fusillé le 16 juillet 1836, dans le ponton de SARANDI, en rade de Buenos-Ayres.

ALGAGNARAS (le citoyen), fusillé à Salta, avec 16 autres individus, le 9 août 1839.

ACHA (général don Mariano), égorge le 16 septembre 1841, par l'ordre d'Angel Pacheco, lieutenant de Rosas; il était devenu prisonnier par suite d'une capitulation à San Juan.

ALTAMIRANO (lieutenant-colonel don Angel), fusillé à San Nicolas de los Arroyos, avec d'autres camarades, le 16 octobre 1831. Leur vie était garantie par une capitulation.

AVELLANEDA, (gouverneur du Tucuman, D. Marcos), égorge par l'ordre de Manuel Oribe, lieutenant de Rosas.

ARIAS (commandant don Daniel), de Catamarca, égorge le 4 novembre 1841, sur la place de Catamarca, avec 15 de ses compagnons, par l'ordre de Mariano Maza, lieutenant de Rosas.

ARAUJO (don Pedro), de Buenos-Ayres, égorge le 4 novembre 1841, sur la place de Catamarca, avec 15 de ses compagnons, par l'ordre de Mariano Maza, lieutenant de Rosas.

ARRIAGAS (les freres), égorges en pleine rue avec beaucoup d'autres, du 15 au 30 septembre 1840.

ACUGNA (don N.) de Corrientes, fusillé le 26 janvier 1841, à Santos Lugares.

AVRIL. Le 13 avril 1835, Rosas s'empare, par la terreur, du gouvernement de Buenos-Ayres, foule aux pieds les lois divines et hu-

maines, détruit les existences et les propriétés et oblige les habitants de Buenos-Ayres à célébrer son avenement honteux par deux mois de fetes publiques, toujours coûteuses.

maines, détruit les existences et les propriétés et oblige les habitants de Buenos-Ayres à célébrer son avenement honteux par deux mois de fetes publiques, toujours coûteuses.

Du 10 au 20 avril 1842 sont fusillés, au quartier du Retiro et au campement de Santos-Lugares, 13 prisonniers de guerre.

Du 1er au 30, la mashorca et les employés de Rosas parcourent nuit et jour les rues de Buenos-Ayres, égorgeant tous les individus dont Rosas avait donné la liste. Lorsqu'ils avaient égorgé 10 ou 20 personnes, ils tiraient une fusée volante, c'était un signal pour que la police envoyât des tombereaux destinés à transporter les cadavres au cimetière. Derrière ce tombereau, marchaient les assassins, exécutant une musique grotesque, et criant: QUI VEUT ACHETER DES PECHESES? Les têtes des victimes étaient publiquement exposées au marche, ornées de rubans bleus. Les égorgements se faisaient avec des couteaux; mais, si les patients s'étaient fait remarquer par la haine qu'ils portaient à Rosas, on les égorgeait avec des outils ébréchés de charpentier. On arrachait les proscrits de leurs maisons, on les saisissait dans les rues; on les mutilait d'une manière horrible. Il n'est pas un habitant de Buenos-Ayres qui ait oublié les cris de détresse des malheureux qu'on égorgeait.

Pour donner le signal de ce grand massacre, Rosas avait fait poser des affiches mettant en adjudication l'entreprise du MEURTRE DES CHIENS, c'était une adjudication inconnue à Buenos-Ayres.

ARIAS (don Damaso), de Catamarca, égorge sur la place de Catamarca, par l'ordre de Mariano Maza, avec 15 de ses compagnons, le 4 novembre 1841.

en France, consistant à coucher dans un lit: ils faillirent se révolter contre l'ordre de leur chef, quand après avoir appris d'abord que le dessein du roi avait été de les faire installer dans un hôtel, ils se virent ensuite astreints à coucher, toutes les nuits, sur de la paille, dans les écuries de l'ambassade turque.

Durant un mois à peu près, ces heureux mahométans habitèrent le paradis parisien. Chaque matin ils partaient de l'ambassade turque, dont l'hôtel se trouve, on le sait, aux Champs-Élysées, et n'y rentraient qu'après minuit.

Enfin, ces jours heureux eurent un terme; Reschid-Pacha donna l'ordre du départ.

Les écuers égyptiens en avaient fini avec Paris, mais non pas avec la munificence du Roi des Français. On les conduisit à l'intendance royale, et là M. de Wailly remit à chacun d'eux une riche bourse, magnifiquement brodée et pleine d'or. Celle de Soliman contenait cent vingt napoléons.

On peut juger de la surprise et de la joie de ces bons gens: ils exprimèrent à M. de Wailly leur reconnaissance

par les gestes les plus passionnés, et promirent de prier pour lui Allah et son prophète. M. de Wailly expliqua qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres du Roi, et qu'au Roi, seul devait s'adresser l'expression de leur reconnaissance. Alors ils se prosternèrent, les yeux tournés vers l'orient, et se mirent à prier avec ferveur pour le sultan des Français, riche, puissant et généreux comme Salomon.

Le Roi, malgré les excessives dépenses du haras de Meudon, qu'il a pris à sa charge depuis la mort de M. le duc d'Orléans, et dont il a donné la direction à M. le duc de Nemours, n'a pas balancé à utiliser, au profit de l'amélioration de la race chevaline en France, les dons précieux du pacha d'Égypte. Ainsi, il a ordonné qu'un nouveau haras, sous la dénomination de haras arabe, fut organisé sur-le-champ à Saint Cloud, au lieu dit Ville-Neuve à l'extrémité du parc.

Cinq jumens sont attendues d'Égypte; d'autres de l'Algérie, de l'Angleterre et de la Normandie. Le pur sang arabe sera en outre conservé; on nourrira les chevaux avec des substances animales, du lait, des bouillons de

ARECO. Le 22 janvier 1825, Rosas y fait marcher une division de 200 hommes et égorger 50 hommes sans défense, avec leur commandant Vasquez Novoa.

ARRIAGA (lieutenant-colonel don Fermin), de Cordova, égorge par l'ordre de Rosas, le 28 janvier 1829.

ABAD (don N.) fusille le 4 avril 1842, par ordre de Rosas, à Buenos-Ayres.

AGUERO (don Mariano), égorge le 11 avril 1842 à Buenos-Ayres, par le mashorquero Rafael Moreno.

AGUNIO (don Andres), égorge le 12 avril 1842, à Buenos-Ayres, par les mashorqueros Vicente Parra et Manuel Paleta.

ARRAIGADA (don Pedro), de Cordova, fusille le 14 avril 1842, par ordre de Rosas, au quartier du Retiro.

(La suite au prochain numéro.)

X.

TROIS SEANCES AU DAGUERREOTYPE.

(Suite.)

30. M. MASSIEU DE CLERVAL.

L'épreuve que nous a donnée cette fois notre Daguerreotype, est tellement pale, malgré le temps magnifique qui nous a favorisé, qu'il nous est impossible de l'exposer aux regards de nos lecteurs. Nous renoncerons à en tirer une nouvelle, parce que nos efforts réunis ne sauraient amener un résultat satisfaisant.

Ce contre-temps dépend-il du modèle ou de l'instrument? C'est ce que nous n'osons pas décider, Que de plus experts le fassent!

X.

(Élève de M. Daguerre.)

REVUE DE LA LEGION FRANCAISE.

15 Août.

A midi, plus de 2,500 hommes étaient réunis sur la place de la Constitution. L'objet de cette réunion était de rendre hommage à la mémoire de notre immortel empereur, de célébrer l'anniversaire de sa naissance, et de rendre une visite officielle à l'illustre général Paz, à l'occasion de sa fête.

Il n'était pas besoin de rappeler à nos compatriotes le souvenir de Napoléon, pour que ce souvenir rajeunît dans

viande, et de viande même, comme on le pratique dans le Nejd.

Confiés à l'expérience habile et à la haute science des haras que possède M. le marquis de Strada, écuyer du Roi, les sept chevaux égyptiens sont destinés, nous le répétons, à former en France une race sans rivale.

Cette fois, il n'arrivera pas ce qui est arrivé en 1810 pour un cheval de cette même famille des Nejd, et dont la destinée a été bien différente de celle qui attend Hamdani-Blanc, Durzy et ses cinq compagnons. Ce cheval se nommait Phénix.

Phénix avait pour père Bacha, amené d'Égypte en France par Napoléon, et que ce dernier montait à la bataille d'Iéna. Sa mère était une nerveuse cavale, prise au filet dans les montagnes de l'Arabie.

C'était à l'excellence de cette origine que l'on attribuait généralement la grande vitesse dont il était doué, et qui lui permit plus d'une fois de parcourir quarante lieues en un jour.

Phénix n'était encore que poulain que déjà il fixait l'attention de tous les connaisseurs. On admirait sa tou nure leste et solide, son équilibre encolure et sa croupe arrondie. Avec quelle légèreté il bondissait dans la prairie! il semblait, en courant, ne pas toucher la terre.

Le bonheur dont Phénix jouissait ne fut pas de longue durée: à peine sa troisième année fut-elle accomplie, que son premier maître mourut. Un paysan d'une grande ignorance hérita de l'amateur de chevaux, et ne comprit pas la valeur du trésor qu'il possédait dans Phénix. Ennuyé

leurs cœurs; il est de ces souvenirs qui ne vieillissent pas. Aussi les légionnaires français sont-ils accourus en foule pour donner encore une fois au grand homme un témoignage public d'admiration.

Jamais la Légion ne s'était montrée aussi nombreuse, aussi compacte, aussi complète; jamais ses manœuvres n'avaient été aussi précises; jamais sa tenue n'avait été plus brillante et plus militaire. Un soleil radieux éclairait cette magnifique solennité, ce même soleil, témoin des victoires de notre héros.

M. le général Paz a parcouru avec émotion les rangs de la Légion Française, qui faisait retentir des acclamations sympathiques en son honneur. La tenue simple et digne du vainqueur de Caaguazu, ses manières antiques et l'expression sévère de ses traits calmes ont produit sur nos compatriotes un effet saisissant.

La proclamation suivante a été distribuée par l'ordre de M. le général Paz, et accueillie avec reconnaissance.

Le général de l'armée de la capitale aux légionnaires français.

« Légionnaires français,

« Vous avez bien compris que vous deviez répondre en vous armant au défi que vous a jeté le digne lieutenant de Rosas, et que vous deviez accueillir ainsi les menaces par lesquelles il a insulté votre valeur, sans s'apercevoir que vous êtes idolâtres de vos droits, et que vous avez assez de courage pour les défendre.

« Ce despote, qui, dans les conseils de sa colère insensée, a destiné votre sang et vos intérêts à servir de pâture à la voracité de ses ministres de mort et de désolation, verra bientôt que vos bayonnettes sont le ferme appui de la liberté et de ses principes civilisateurs que vous avez défendus avec tant de gloire.

« Légionnaires français, c'est un beau jour pour moi que celui, où je vois sous mes ordres, et au poste de l'honneur, des soldats comme vous, des soldats de cette nation qui s'est armée aux mémorables journées de juillet, pour assurer à jamais ses destins. Avec d'aussi vaillants compagnons je ne puis pas douter de la victoire; je vous promets que mon bras vous conduira au milieu des dangers et vous distribuera les récompenses du brave. »

« Ligne des fortifications, 15 août 1843. »

José Maria Paz.

Lorsque notre drapeau fut reporté chez le lieutenant-colonel, M. Frédéric Desbrosses adressa à la compagnie qui l'entourait une allocution patriotique et chaleureuse, dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire les termes.

X.

de le nourrir sans profit, il résolut de le faire travailler. Des fers furent cloués sous les pieds délicats du Nejd; il voulut faire résistance; mais la résistance fut inutile. Chargé de chaînes, enchevêtré dans le mécanisme d'une entrave qui le tint suspendu en l'air et lui ôta l'usage de ses pieds, il fallut subir la chaussure de fer. Il était réservé à de plus dures épreuves encore. Bientôt il dut pêter ses reins à la selle, son noble poitrail au lourd collier, puis traîner une charrette et d'autres pesans fardeaux, sans autres dédommagements que des coups de fouet distribués sans mesure et souvent sans raison.

De retour à l'écurie, le sort de Phénix n'était pas plus heureux: s'il tardait à faire place à son maître ou plutôt à son bourreau, dès qu'il entra dans l'écurie, maints coups de furche étaient sa récompense. Phénix était généralement assez doux; on le vit même quelquefois prendre un morceau de sucre ou de pain dans la main qui les lui présentait, mais il conservait longtemps la mémoire des injustes traitements dont il était l'objet.

Ce fut pour le fermier un motif de redoubler ses rigueurs envers lui: souvent, au labourage, il poussait si loin les mauvais traitements, que le pauvre animal, couvert de sueur et de sang, refusait tout à fait le service et paraissait comme anéanti et hors de lui-même.

Un jour qu'il se trouvait dans cet état, les coups de fouet continuant de lui déchirer le corps, il sortit tout à coup de l'espèce de stupeur où il paraissait plongé, secoua sa mâchoire et fit claquer ses dents, puis, saisissant son bourreau par le milieu du corps, il le lança sous ses pieds, lui brisa

DEPARTEMENT DE POLICE.

AVIS

La nouvelle numération de la rue Camacua est terminée, et les habitants de cette rue sont prévenus qu'à dater d'aujourd'hui court le délai fixé pour effacer les anciens numéros.

M. LE COMMODORE PURVIS.

Nous apprenons que M. le commodore Purvis a fait d'énergiques réclamations à l'amiral Brown, au sujet de deux bâtiments anglais visités près de Maldonado. Brown a donné satisfaction complète, et a positivement assuré que cette visite était le résultat d'une erreur.

NOUVELLES DU SOIR.

Dimanche, M. le général Paz a passé une revue générale des troupes de la garnison.

— Le même jour a été béni le drapeau du régiment nouvellement créé. M. le ministre de la guerre a adressé, à cette occasion, une allocution patriotique à M. le colonel Saavedra, qui lui a répondu en termes énergiques. Après la bénédiction du drapeau, le régiment et la légion française ont défilé en présence de M. le ministre de la guerre.

— Le colonel Jayme Montoro, célèbre par sa trahison, a été tué dans une des dernières guerillas. Son chapeau a été apporté à la ligne comme trophée.

— Les transfuges de l'ennemi déposent tous qu'une partie des forces de la confédération a dû être battue, parce que tous les officiers du camp paraissent tous préoccupés.

— La chambre des Représentants doit se réunir prochainement pour délibérer relativement à un impôt à établir sur le pain.

— Les nouvelles d'Espagne la montrent en proie à une révolution complète.

FRANCE.

CHAMBRE DES DEPUTES.

PRESIDENCE DE M. SAUZET. — Séance du 10 mai.

(Suite.)

J'arrive à la question des intérêts maritimes; plus que

la tête, lui ouvrit le ventre, lui déchira à plusieurs reprises les entrailles et les dispersa au loin; sa fureur se calma ensuite, et il retourna seul tranquillement à son écurie.

Lorsque ce malheureux événement fut connu, la première idée qui vint au fils du fermier et à la veuve fut de tuer le méchant animal, mais leur avarice lui sauva la vie. Il fut convenu qu'on le vendrait pour le prix qu'on en trouverait.

Conduit à une foire prochaine, avec toutes les précautions que la prudence commandait, il fut acheté moyennant une somme assez modique, par un fashionable à qui l'on se garda bien de parler du cruel événement. Le nouveau maître de Phénix reconnut d'heureuses dispositions à son cheval, et les cultiva avec ardeur. Bientôt il recueillit le prix de ses soins.

Phénix ne tarda point à obéir au moindre signe de son maître; il apprit à le suivre, même au milieu de la foule, sans être retenu par la bride; à franchir les fossés et les barrières, à manœuvrer dans un cercle étroit, à rapporter comme un chien d'arrêt. Rien ne l'effrayait, pas même des coups de pistolets tirés entre ses deux oreilles. Un soir, sur sa route, un chien enragé se lança sur le cavalier qui montait Phénix; Phénix vit le danger, se rua lui-même sur le chien, le saisit par le milieu des reins, les lui brisa, et préserva ainsi son maître des morsures du terrible animal. Ce service attaché de plus en plus le fashionable à Phénix, mais bientôt une perte faite au jeu le força de s'en séparer et de le mettre en vente. Phénix fut acheté par un des frères Franco qui se rendait à la foire de

qui que ce soit, je suis partisan dévoué et sincère de notre marine; je crois qu'il est du devoir du gouvernement de diminuer le budget de l'armée de terre pour augmenter le budget de la marine; mais qu'avez-vous fait pour la marine? Vous pouviez, par exemple, lui assurer le transport des tabacs dont vous vous êtes fait un monopole si productif. Vous n'y avez pas même pensé. Vous n'avez pas statué que les tabacs vous arriveraient par navires français. Lorsque vous avez négligé à ce point les intérêts de la marine marchande, vous n'avez pas le droit de venir ici défendre la question à ce point de vue. (Rumeurs en divers sens.)

Quel est le but de votre loi, c'est de substituer les sucres étrangers aux sucres indigènes, c'est de faire des traités de commerce. Certes, ce n'est pas moi qui suis commerçant, qui attaquerai les traités de commerce; mais je suis de ceux qui croient qu'on doit les faire avec prévoyance, avec sagesse.

Avec qui pourrez-vous faire des traités de commerce? Avec la Hollande, avec l'Espagne, avec le Brésil?

Quant au traité avec la Hollande, déjà par votre dernier traité vous avez abandonné à la Hollande votre commerce des cafés.

Voulez-vous faire des traités avec l'Espagne? Lorsque vous en aurez obtenu un, l'Angleterre en obtiendra un bien meilleur.

Ce n'est donc qu'avec le Brésil que des traités vous sont possibles. Quand les fabriques indigènes qui ont toujours mal travaillé auront disparu, quand les colonies après l'émancipation produiront moins, alors vous pourrez faire des traités de commerce avec le Brésil. Ainsi vous étoufferez la consommation pour quelques relations commerciales avec le Brésil.

Les traités de commerce ont pour base des échanges; dans ceux que vous préparez ici, il n'y a plus d'échanges. Nous n'avons pas besoin d'aller chercher au loin ce que nous avons chez nous. Faites des traités de commerce avec vous-même (on rit); diminuez chez vous les droits de douanes; augmentez la consommation. (Mouvements divers.)

Mais n'avez-vous rien fait pour les sucres étrangers? On dirait que non, à vous entendre. Par le drawback, n'avez-vous pas dit aux étrangers: "Toute notre réexportation sucrière vous appartient." On prétend que nos navires ont besoin de fret de retour. Dans la situation présente, le fret pour aller coûte 60 fr.; le fret pour revenir coûte 80 fr.; c'est à dire qu'il est plus cher. Ne venez donc pas dire que vous manquez de fret de retour; vous manquez de fret pour aller; voilà la vérité.

Permettez-moi, messieurs, d'ajouter à ce que je viens

Guibray. Ce savant écuyer continua et perfectionna l'éducation du cheval: il lui apprit à se mettre à genoux et à saluer, à ramasser une pièce de six liards dans la pouspière, à marquer l'heure d'une montre avec le pied, à saluer les dames; tout cela fut pour lui l'étude de plusieurs jours. Bientôt il devint l'ornement du Cirque, je pourrais dire la sentinelle, car son palefrenier m'a assuré qu'un jour il fit découvrir l'auteur du vol commis dans l'écurie, en montrant au plancher l'endroit par où le voleur avait passé.

Il faisait les beaux jours du Cirque, surtout dans une chasse au cerf, représentée presque au naturel et dans laquelle le cerf Coco fuyait devant une meute, et poursuivi par un seigneur du moyen âge, accompagné de sa femme et de ses veneurs. Phénix avait grand peine à ne pas prendre la chose au sérieux et à ne pas, tout de bon, courir sus au cerf. Son ardeur amusa beaucoup les spectateurs, et lui valait de leur part des applaudissements sans nombre.

En 1814, un colonel français, témoin de son intelligence et de sa beauté en fit l'acquisition pour une somme considérable. Il le montait à la bataille qui se donna sous les murs de Paris, et si le colonel fit son devoir, il faut dire aussi que Phénix ne s'y conduisit pas moins vaillamment. Comprenant sa mission guerrière, il cassa la jambe à un cheval rosaque, arracha l'oreille à un cheval anglais, et culbuta plusieurs chevaux prussiens, plusieurs fois le colonel dut son salut à la vitesse et à l'adresse de Phénix; mais ce dernier fut moins heureux que son maître, car un

doit dire quelques autres considérations. Je vais faire un moment l'économie. (Parlez! parlez!)

Il faut, autant que possible, qu'il y ait rapport entre la consommation et la production et aussi entre l'agriculture et le commerce. Sans cela il y a pour le pays richesse perdue. En Espagne, pays agricole, mais peu commerçant, il arrive ceci; c'est que dans certaines parties de l'Espagne les marchandises sont très chères et que dans d'autres parties des produits sont donnés à vil prix.

En Angleterre, voyez ce qui se passe: l'Angleterre va chercher loin de son territoire la plupart de ses produits; qu'en résulte-t-il? Une misère extrême à côté de grandes fortunes. Il y a une misère heureusement sans exemple chez nous. Il importe donc de faire qu'il y ait rapport entre le commerce et l'agriculture, il importe qu'une nation se fournisse à elle-même ses produits; et la fabrication du sucre indigène satisfait à toutes ces exigences et met une relation complète entre le commerce et l'agriculture.

Il est constant, et c'est un fait qui a été démontré par tous les économistes, qu'un peuple est plus riche quand il produit à l'intérieur.

L'orateur insiste sur ces considérations. Il ajoute que la fabrication indigène a l'avantage de maintenir toutes les fabriques de mélasse, de potasse de noir animal, fabriques qui alimentent un nombre considérable d'ouvriers; elle a l'avantage de favoriser puissamment l'agriculture en améliorant les labours, en aidant à la culture des mauvaises terres, en apportant de nouveaux éléments à l'engrais des bestiaux. Il arrive depuis quelques années de la mer Noire et du Levant des quantités considérables de graines oléagineuses, aussi les huiles ne se sont jamais données à si bon marché. Le Nord approvisionnait le Midi; maintenant ce sera le Midi qui approvisionnera le Nord. (Murmures en divers sens.)

M. Garnier-Pagés reproduit cette idée que la culture indigène doit être protégée contre les produits des pays étrangers. C'est une théorie dont on s'est trouvé bien chaque fois qu'on en a fait l'application. Passant ensuite à l'intérêt du consommateur, l'honorable M. Garnier-Pagés s'attache à établir que le trésor n'est pas un être moral, comme on s'accoutume trop à le penser, qui puisse être considéré indépendamment de l'intérêt du pays. Le trésor, c'est la fortune de tous, comme le gouvernement est la société bien organisée; plus les produits se vendent à bon compte, plus le pays en bénéficie; plus il se consomme de produits, plus le trésor perçoit de droits, plus il faut tendre par conséquent à augmenter la consommation.

J'arrive maintenant, poursuit M. Garnier-Pagés, à la question de l'indemnité. Proclamer en principe qu'on

doit lui avoir busé une cuisse, il resta dans la plaine Saint-Denis avec quatre mille de ses semblables, amis et annemis, tués ou blessés.

Phénix avait mourir de douleur et de faim, lorsque les équarisseurs de Montfaucon vinrent, par ordre de la police, enlever tous les cadavres de chevaux, et conduisant l'égyptien, ainsi que les autres blessés, dans leur enclos. C'était le douze millième de l'année qui y entraient pour n'en plus sortir.

Phénix, gisant sur la poussière, demeura là deux jours parmi les débris des chevaux; enfin, au pitié de lui; un abatteur le releva, lui fit tendre un peu la peau de son noble pèril, le foga à porter en arrière la jambe droite de devant, et dans cette position, lui enfoua un couteau de huit à dix pouces de longueur dans la direction de la grosse veine de l'aorte, qui fut divisée presque en entier.

Aussitôt le sang coula avec abondance, la victime chancela, ses jambes affaiblies ne purent plus le soutenir, il tomba; il expira en quelques minutes, au milieu des convulsions et des agitations qui sont particulières à ce genre de mort.

Ainsi perit une des plus nobles têtes de la race des chevaux égyptiens, alors si peu appréciée en France, et qui aurait pu dès cette époque, cependant, commencer la régénération de l'espèce. Aujourd'hui, grâce à Dieu, les chevaux égyptiens nejdî envoyés par le pacha n'ont rien à redouter de semblable. Confiés à des personnes qui savent apprécier leur grande valeur, ils reçoivent les soins empressés, et se voient sans cesse entourés de palefreniers experts, qui tiennent leur litière propre, qui remplissent leur râtelier

de foin et leur mangent d'avoine, et qui veillent même à ce qu'un dangereux courant d'air ne les expose point aux dangers d'une pneumonie aiguë. Ces chevaux ne prennent d'exercice que ce qu'il faut pour les tenir en santé, et ne point les fatiguer; enfin, quand ils seront hors de service, leur vieillesse s'écoulera dans la paix et dans le bien-être qui est dû à d'utiles serviteurs devenus invalides.

Car si des retraites et des pensions sont assurées aux serviteurs du Roi et de sa famille, les chevaux auxquels se rattache tout quelque fait historique important, ou qui ont rendu de longs et fidèles services, ont aussi leurs invalides à vie.

On place ces animaux au milieu de bonnets spacieux; là ils vivent libres, abondamment nourris, parfaitement signés, et n'ont désormais à redouter ni le fouet ni l'éperon. Polynce, qui servit tour à tour à Mgr le duc d'Orléans, et à ses frères le duc de Nemours et le duc d'Angoulême, est admis dans un semblable éldorado. Pilote, que montait le roi, rue Planchette-Mibray, en 1832, lorsque S. M. fut assailli par une grêle de balles, et Régent, vieil invalide, blessé par la machine infernale de Fieschi, jouissent de la récompense due à leur intelligence et à leur docilité.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES DIVERSES.

17 mai.

On a distribué aujourd'hui aux députés plusieurs rapports de commission, et entr'autres le rapport fait au nom de la commission chargée d'examiner le projet de loi tendant à ouvrir un crédit de 1,500,000 fr. sur l'exercice 1843, en addition de celui de 500,000 fr. déjà ouvert pour la construction du tombeau de l'empereur Napoléon.

Le rapporteur, M. Sapy, expose que la commission, après une discussion approfondie et après un examen attentif des lieux, après avoir entendu les explications de l'architecte du gouvernement, a décidé que le tombeau de l'empereur serait fait au-dessous du sol, c'est à dire en crypte. La commission a considéré que cette forme de monument était la seule qui ne troublât en rien l'harmonie générale de l'architecture du dôme. Ce crypte permettra de conserver au dôme le cachet historique de l'époque de Louis XIV. M. le ministre de l'intérieur a adopté le crypte par le même motif que la commission.

Il a été convenu avec M. le ministre de l'intérieur que le sarcophage s'élèverait de quelques centimètres au-dessus du niveau du sol, afin qu'il fut mieux éclairé par le jour et que l'œil n'eût pas à le chercher.

La commission a invité M. le ministre de l'intérieur à recourir pour le sarcophage au granit ou au porphyre de la Corse, et pour le revêtement de la maçonnerie, aux marbres provenant de nos départements, attendu que ces marbres ne le cèdent en rien, pour la beauté et la dureté, à ceux d'Italie, et qu'ils ont l'avantage d'être à meilleur marché. Le rapporteur exprime, au nom de la commission, le vœu formel que le monument soit d'une sévère et imposante simplicité.

Car si des retraites et des pensions sont assurées aux serviteurs du Roi et de sa famille, les chevaux auxquels se rattache tout quelque fait historique important, ou qui ont rendu de longs et fidèles services, ont aussi leurs invalides à vie.

On place ces animaux au milieu de bonnets spacieux; là ils vivent libres, abondamment nourris, parfaitement signés, et n'ont désormais à redouter ni le fouet ni l'éperon. Polynce, qui servit tour à tour à Mgr le duc d'Orléans, et à ses frères le duc de Nemours et le duc d'Angoulême, est admis dans un semblable éldorado. Pilote, que montait le roi, rue Planchette-Mibray, en 1832, lorsque S. M. fut assailli par une grêle de balles, et Régent, vieil invalide, blessé par la machine infernale de Fieschi, jouissent de la récompense due à leur intelligence et à leur docilité.

(Musée des Familles.)

S. HENRI BERTROND.

La commission a exprimé le vœu que l'épée de l'empereur, son chapéau, sa couronne impériale, la couronne de fer, ainsi que la grande décoration de l'ordre de la Légion d'Honneur qu'il a institué, et qu'il portait à Sainte-Hélène, fussent déposés près de sa tombe; la vue de ces objets précieux, dit le rapporteur, et de son cercueil, produira plus d'émotion que des allégories et des bas-reliefs, fussent ils admirablement ciselés.

Le gouvernement, et la commission instituée par le jugement du concours ont considéré, comme le complément du tombeau, l'établissement, dans la principale cour des Invalides, d'une statue équestre représentant l'empereur avec les attributs de la souveraineté. M. le maréchal gouverneur des Invalides n'a pas jugé cet emplacement convenable. La commission, après avoir visité les lieux, a partagé l'avis de l'illustre maréchal gouverneur; elle a pensé avec lui que la statue équestre, coulée en bronze avec des canons pris à l'ennemi, serait mieux placée au centre de l'esplanade des Invalides.

Par l'examen attentif que la commission a fait des plans et des devis, elle a acquis la certitude qu'au moyen de quelques modifications, faciles à effectuer, et sur lesquelles elle s'est entendue avec le gouvernement, le crédit demandé serait suffisant pour construire ce monument, et pour élever sur l'esplanade des Invalides la statue équestre de Napoléon avec les attributs de la souveraineté. La commission propose donc d'allouer les 1.700,000 francs réclamés par le gouvernement à cet effet. Ce crédit joint aux 500 mille francs déjà votés, formera la somme de 2 millions, jugée nécessaire pour que ce monument fut exécuté d'une manière digne de sa destination et du pays. Ce projet sera mis incessamment à l'ordre du jour de la chambre.

(Commerce.)

MOUVEMENT DU PORT.

En vue.

Un brick brémois, à l'est.
Un brick goélette à l'ouest.

En partance.

Barque française *Fauvette*, pour le Havre.
Brick français *Tancrède*, id. id.
Barque française *Adèle et Julie*, id.

Sorties.

Brick de guerre anglais *Fantôme*, pour l'Angleterre.

AVIS DIVERS

A LOUER.

Une chambre pour homme seul, dans une maison occupée par une famille décente, et située au centre de la ville, dans la rue principale, avec ou sans meubles. On donnera tous les renseignements au bureau du Patriote Français.

A VENDRE.

Un magasin et boiscrie pouvant servir à tout état. On donnera des facilités pour le paiement. S'adresser maison Pernin à M. Contrau.

AVIS.

Le médecin soussigné, chargé de l'hôpital établi par la société philanthropique des dames Orientales, aura plaisir à recevoir tous ses collègues, soit nationaux, soit étrangers, aussi bien que les chirurgiens de tous les navires de guerre, qui voudront bien visiter l'établissement qui lui est confié, depuis 10 heures et demie jusqu'à 11 heures et demie du matin, et depuis 5 heures et demie jusqu'à 6 heures et demie du soir.

Montevideo, 10 août 1843.
BERNARDO CONSTATT.

AVIS AU PUBLIC.

Les personnes qui désirent apprendre la danse, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonnel.

AVIS.

Les créanciers qui auront des comptes à régler avec le sieur Pierre Boulicot sont priés de se rendre le vendredi, à 11 août, devant M. le juge de paix de la 4e. section, pour nommer un syndic définitif.

A AFFRETER.

Pour n'importe quel port de France.

Le navire français, neuf, "Parana", capitaine Loconte. S'adresser chez Ameyé et Michaud, maison Lavalleja.

AVIS.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

La lithographie de monsieur Gielis a reprise toute son activité, sous la direction de la dame de la maison. En attendant que lui monsieur Gielis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servies avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste siné, maison Lavalleja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de ca touches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles seules forceront de mériter de plus en plus.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et

bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Gercs, rue de Buenos Ayres n. 158.

AVIS.

Il y a de très belles sang-sues, nouvellement arrivées de France, dans la barberie en face de la Police.

AVIS.

M. Fontan Dominico, magon, est prié de passer chez MM. Portel frères, rue Ituzaingó n. 32 pour retirer une lettre à son adresse.

AVIS.

Le portrait de S. E. M. le général Paz, publié par la lithographie de l'Etat, est en vente à la librairie d'Hernandez et à l'édite lithographie.

AVISO.

Se desea encontrar una casa con dos o tres piezas y cocina para dos personas, las que las tuviesen y gustasen alquilarlas, ocurrirán a la calle de 25 de mayo núm. 67.

AVIS.

On désirerait trouver à louer une maison avec deux ou trois pièces et cuisine pour deux personnes, celles qui aurait en disposition le logement comme on le désire peuvent donner renseignements rue du 25 de mai, n. 67.

AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à perfectionner tous les objets de mode, et remettre à neuf les marabouts. L'on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

AVIS.

Les personnes qui devront pour compte de billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, qu'elles en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, du jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,
Adre. Barrere.

AVIS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la arseillaise, le Chanto du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 34.